



CATEGORISATION ET IDENTITE SOCIALES : ELEMENTS D'UNE ANALYSE PSYCHOSOCIOLOGIQUE DES BIAIS PROENDOGROUPES

Dieu-donné BOULINGUI

Centre de recherche en psychologie (CREP-Université Omar Bongo de Libreville)

ddboulingui@gmail.com

Résumé : La catégorisation et l'identité sociales sont abordées dans ce texte comme facteurs explicatifs des relations intergroupes qui, la plupart du temps, sont conflictuelles. Cette tendance à la conflictualité, qui survient souvent dans des situations de contact entre les individus appartenant à des groupes différents, s'exprime au quotidien via les biais pro-endogroupes (Tajfel, 1978, 1981; Tajfel, Billig, Bundy & Flament, 1971). Ces biais correspondent à la tendance chez l'être humain à avoir une représentation, une attitude et des comportements davantage favorables aux membres de l'endogroupe ou groupe d'appartenance qu'à ceux de l'exogroupe ou groupe de non appartenance. Si de nombreux auteurs, Tajfel et Turner en pionniers, ont fait appel à la catégorisation et à l'identité sociales, c'est pour mieux comprendre ces biais et surtout expliquer pourquoi les humains ont tendance se conduire souvent de manière hostile et destructrice envers d'autres humains, au prétexte ces derniers n'appartiennent pas aux mêmes groupes sociaux qu'eux.

Mots clés : Biais pro-endogroupes, Catégorisation et identité sociales, Endogroupe, Exogroupe

CATEGORIZATION AND SOCIAL IDENTITY: ELEMENTS OF A PSYCHOSOCIOLOGICAL ANALYSIS OF PRO-GROUP BIASES

Abstract : Social categorisation and identity, as cognitive and motivational tools for organising the social world into categories (Tajfel and Wilkes, 1963) and constructing a positive social identity (Tajfel, 1981), are discussed in this text as explanatory factors for intergroup relations, which are usually conflictual. This tendency towards conflict, which often arises in situations of contact between individuals belonging to different socio-cultural groups, is expressed through intra-community favouritism or pro-endogroup biases (Tajfel, 1978, 1981; Tajfel, Billig, Bundy & Flament, 1971). These biases correspond to the tendency in human beings to have representations (stereotypes), attitudes (prejudices) and behaviours (discriminations) that are more favourable to the members of their own social group (endogroup) to the detriment of those of another social group (exogroup). Many authors, Tajfel and Turner among them, have used the concepts of social categorisation and social identity to gain a better understanding of the dynamics of inter-human relations which, because they are often based on the need to differentiate oneself from members of the exogroup and to acquire and maintain a positive social

identity, reinforce the complacent ethnocentrism of members of the belonging group and the stereotyped guilt of members of the non-membership group.

Keywords : Pro-endogroup biases, Social categorisation and identity, Endogroup, Exogroup

Introduction

La catégorisation et l'identité sociales sont abordées dans ce texte comme variables explicatives dans le contexte des relations intergroupes, à savoir celui des interactions entre des individus qui se définissent ou se perçoivent comme membres de groupes sociaux différents. Ces relations intergroupes, qui peuvent être positives, harmonieuses et coopératives, sont conflictuelles, la plupart du temps. Cette tendance à la conflictualité, qui survient souvent dans des situations de contact, direct ou médiatisé, entre les individus appartenant à des groupes socioculturels différents, sont analysées, notamment en psychologie sociale, en termes de « biais pro-endogroupes » ou de favoritisme endogroupe (Tajfel, 1978, 1981; Tajfel, Billig, Bundy & Flament, 1971). Des biais pro-endogroupes, que de nombreux auteurs, Tajfel et Turner en pionniers, présentent comme étant la tendance chez l'être humain à favoriser les membres de son groupe d'appartenance (endogroupe) au détriment de ceux d'autres groupes sociaux (exogroupes). Ces biais, qui sont une modalité de représentation possible de l'autre et des éléments de son altérité (la couleur de la peau, la langue, la religion, le style vestimentaire, les coutumes alimentaires, etc.), se déploient au quotidien à travers les stéréotypes, les préjugés et les discriminations ; lesquels renvoient respectivement aux composantes cognitive, évaluative et comportementale des relations intergroupes. Ces biais pro-endogroupes, qui trouvent leur expression dans la négativité des jugements ou des comportements émis, et dans des mécanismes de renforcement des croyances « irrationnelles » envers d'autres communautés humaines, ont, par moment, été poussés à leur extrême, en termes d'intolérance, de rejet et de mise au ban de certaines « formes et figures de l'altérité » (Jodelet, 2005). Ceci, par certaines idéologies politiques, notamment celles relevant du populisme de droite. Caractérisées par un nationalisme stigmatisant et excluant, ces idéologies, hier comme aujourd'hui, considèrent les étrangers de l'intérieur (les minorités) et ceux de l'extérieur (les immigrés) comme une menace pour la nation et son identité. Le peuple devant ici être considéré comme « formé d'une même chair ». Ainsi, en Allemagne, les Juifs ont été les victimes privilégiées de la politique véhémente et extrémiste inspirée des théories racistes d'Hitler entre 1933 et 1945. En France, le Front national de Jean Marie Le Pen et le Rassemblement national de Marine Le Pen ont fait de l'intolérance à l'égard des immigrés, notamment ceux en provenance de l'Afrique noire et du Maghreb arabe, le crédo politique à partir duquel ils ont parfois engrangé des scores à faire pâlir les partis dits de l'« arc républicain ». De même, des siècles durant, les Noirs (minoritaires aux Etats-Unis et majoritaires en Afrique du Sud) ont été victimes d'une politique ségrégationniste et séparatiste. Et ce sont là des attitudes et des comportements négatifs qui sont fondés sur l'idée que les catégories sociales se différencient non pas par des attributs de surface, mais par des essences. L'essence devenant ainsi l'explication tant des différences intergroupes que des similitudes intragroupes. Ces croyances essentialistes, souvent exagérées et erronées

(Allport, 1924), joueraient donc un rôle important dans la formation des stéréotypes et ainsi des préjugés et comportements discriminatoires.

En abordant ces biais pro-endogroupes qui structurent les rapports intergroupes et qui contribuent au maintien de la dominance ou hiérarchie sociale, ce texte a pour objet de présenter les apports théoriques et empiriques d'une discipline particulière, la psychosociologie, qui place « l'appartenance à des groupes sociaux » au centre de l'analyse des conflits intergroupes. Ainsi, en prenant appui sur les travaux initiés par Adorno (1950) sur la personnalité autoritaire, les recherches en psychosociologie ont souligné alternativement l'implication d'autres facteurs contextuels comme l'absence ou non de contact intergroupe (Allport, 1954), la perception d'entitativité aussi bien de l'exogroupe que de l'endogroupe (Campbell, 1958), la nature des relations entre groupes (Shérif, 1966), le processus de catégorisation (Tajfel, Billig, Bundy & Flament, 1971) et l'identité sociale (Tajfel & Turner, 1979). La présente contribution fait appel à trois approches théoriques (la théorie des conflits réel, les théories de la catégorisation et l'identité sociales) comme cadres d'analyse des biais pro-endogroupes.

1. La nature des relations intergroupes : compétition versus coopération

Selon Shérif (1966), la nature des relations entre les groupes, compétitives *versus* coopératives, est la source des attitudes et des images à l'égard des membres d'autres groupes sociaux. Ainsi, les comportements négatifs et les préjugés envers les groupes de non appartenance émergent lorsque les groupes sont en interdépendance négative, c'est-à-dire en compétition ou en concurrence. Le conflit intergroupe, que Sherif présente comme une forme aiguë de compétition, découlerait donc de l'existence limitée de ressources naturelles rares et valorisées, qu'elles soient de nature concrète (biens matériels ou territoires) ou de nature abstraite (pouvoir ou biens symboliques). Mais, pour changer la société et mettre fin à cette hostilité intergroupe, Shérif suggère de créer des situations de coopération intergroupe, qui sont en fait des situations dans lesquelles l'obtention des ressources rares et valorisées nécessite la poursuite, par les membres des groupes antagonistes, d'un but commun ou but supra-ordonné, un but qu'ils ne peuvent atteindre l'un sans l'autre. Ces activités à buts supra-ordonnés, qui correspondent à une « coopération extrême » ou à une interdépendance positive, font que les groupes sont obligés de coopérer pour atteindre leurs objectifs. D'autres études concernant l'effet de la compétition intergroupe ont obtenu des résultats empiriques concordant avec ceux de Shérif. En ce sens, Blake & Mouton (1961) ont montré que les individus évaluent plus favorablement les performances de leurs groupes d'appartenance dans une situation de compétition intergroupe que dans une situation de coopération intergroupe. Toutefois, la Théorie des conflits réels (Shérif, 1966) a souffert de nombreuses critiques. Le modèle de Shérif suppose que la compétition intergroupe est une condition nécessaire et suffisante à l'apparition de la discrimination intergroupe. Or, les comportements discriminatoires dans l'étude de Sherif (1966) apparaissent avant même l'introduction des activités compétitives. L'existence de discrimination intergroupe en l'absence de compétition est étayée par de nombreuses recherches (Ferguson et Kelley, 1964), même si la compétition ou son anticipation peut accentuer les comportements et les images discriminantes (Doise, 1976). L'explication de la discrimination par le biais

des relations fonctionnelles entre les groupes est apparue comme insatisfaisante pour certains chercheurs.

2. De la catégorisation à l'identité sociale

2.1 La catégorisation sociale¹ comme explication

Les travaux princeps sur la catégorisation sociale datent de la fin des années 40 (Bruner & Goodman, 1947 ; Bruner & Postman, 1949 ; Bruner, 1958). Ces travaux, qui ont porté essentiellement sur l'impact de la catégorisation sur la perception des objets, notamment les objets sociaux, ont contribué à montrer que toute perception comporte un acte de catégorisation, dans le sens où cette perception

« dépend de la construction d'un système de catégories en fonction desquelles on classe les stimuli, on leur donne une identité et une signification plus compliquée que dans une classification » (Bruner, 1958, p.42).

Un objet, physique ou social, sera placé dans une catégorie d'objets à partir de ses ressemblances et de ses différences avec les éléments d'autres catégories possibles. Ainsi, l'appartenance d'un objet à une catégorie particulière est utilisée pour associer ou attribuer à cet objet les caractéristiques de cette catégorie.

Plus sensible aux travaux de Bruner (1957), Tajfel trouve que la théorie des conflits réels, bien que représentant une avancée significative par rapport aux théories individualistes, notamment celle de la personnalité autoritaire d'Adorno (1950), ne porte pas suffisamment d'attention ni aux processus qui sous-tendent le développement et le maintien de l'identité groupale, ni aux effets de l'appartenance catégorielle sur le comportement intra et intergroupe. En effet, en analysant les résultats obtenus par Shérif (1966), Tajfel et ses collaborateurs remarquent que les perceptions négatives à l'égard de l'exogroupe sont apparues avant même que les chercheurs ne fassent appel à la variable compétition entre les groupes. Alors Tajfel et ses collaborateurs se sont demandé s'il n'y avait pas de conditions minimales pouvant être à l'origine de la discrimination intergroupe. Pour cerner ces conditions minimales, Tajfel et ses collaborateurs ont alors développé le Paradigme des groupes minimaux (PGM).

1.2.1 Le Paradigme des groupes minimaux (PGM)

Les travaux princeps de Tajfel, Billig, Bundy & Flament (1971) portant sur ce paradigme avaient pour dessein de déterminer les conditions minimales de la discrimination catégorielle. Plus précisément, ces auteurs, qui souhaitaient identifier les

¹ La catégorisation sociale renvoie à « des processus psychologiques qui tendent à organiser l'environnement en termes de catégories : groupes de personnes, d'objets, d'événements (ou groupes de certains de leurs attributs) en tant qu'ils sont soit semblables soit équivalents les uns aux autres par l'action, les intentions ou les attitudes d'un sujet » (Deschamps et Moliner, 2008, p.24).

conditions dans lesquelles les individus allaient établir une distinction entre un endogroupe et un exogroupe, ont imaginé une situation expérimentale « pure » dont le but était de contrôler les facteurs connus et reconnus comme étant susceptibles de causer la discrimination entre groupes (conflits d'intérêts, hostilité, compétition, etc.). Pour rendre « pure » cette situation expérimentale, deux groupes furent créés suivant les spécifications ci-après énoncées :

- les deux groupes furent créés à partir d'une répartition arbitraire ;
- aucune histoire de conflits d'intérêts ou de compétition intergroupe n'existait entre ces groupes ;
- ces groupes n'étaient formés que pour les besoins de l'expérience ;
- l'anonymat des sujets était complet, tant sur le plan individuel que collectif ; ce qui devait éliminer les effets possibles des affinités et conflits interpersonnels préalables ;
- aucune interaction sociale n'eut lieu entre les participants, ni entre les membres de l'endogroupe, ni avec les membres de l'exogroupe, ce qui devait éliminer le développement d'incompatibilité interpersonnelle ou intergroupe ;
- aucun lien instrumental n'existait entre les réponses des sujets et leur intérêt propre, les sujets ne s'allouant jamais de ressources personnellement.

Après avoir ainsi été assignés, de manière totalement aléatoire, dans un groupe comme dans un autre, les participants à l'étude ont eu pour tâche d'attribuer des points à deux personnes anonymes : un membre de l'endogroupe et un membre de l'exogroupe. Malgré les conditions minimalistes ainsi garanties, les résultats montrèrent que les participants manifestaient un favoritisme, c'est-à-dire des comportements favorables aux membres de leur propre groupe et des comportements défavorables aux membres de l'autre groupe. Plus précisément, ils choisissaient préférentiellement une stratégie de différenciation maximale permettant de marquer l'écart le plus important possible entre leur groupe et l'autre groupe, en attribuant plus de points au membre de leur groupe d'appartenance, en maximisant l'écart de points entre celui-ci et de l'autre groupe. En examinant ces résultats, Tajfel et al. (1971) conclurent que les conflits intergroupes ne dépendent pas exclusivement de la compétition intergroupe, mais aussi, et surtout de la catégorisation sociale, un processus cognitif qui procède au découpage et à l'organisation de l'environnement social en deux catégories distinctes : « EUX », l'exogroupe ou groupe de non appartenance, versus « NOUS », l'endogroupe ou groupe d'appartenance. Ce processus cognitif, qui procède ainsi au découpage de l'information² et à la simplification du traitement de celle-ci, jouerait un rôle à la fois inductif et déductif :

L'aspect inductif consiste à assigner un item à une catégorie à partir de certaines caractéristiques de cet item alors qu'il peut exister par d'autres caractéristiques certaines divergences. L'aspect déductif est basé sur l'utilisation de l'appartenance d'un item à une catégorie afin d'associer à cet item les caractéristiques de la catégorie telle quelle, avec peu de vérification. Ces deux activités cognitives sous-jacentes au processus de simplification

² Parce qu'ayant une dimension cognitive avérée, la catégorisation sociale apporte à la personne des informations sur les autres sur la base de leur groupe social. N'ayant ni les ressources, ni la volonté d'effectuer toutes les opérations nécessaires à la sélection et au traitement de la masse d'informations disponibles sur les autres, l'être humain aura tendance à se baser sur les stéréotypes sociaux dans l'intention de simplifier et de réduire la complexité des informations disponibles sur les autres, réalisant ainsi une économie cognitive.

ressemblent à ce que l'on appelle communément : pécher par accident ou par omission (Tajfel, 1972, p. 275).

En somme, les résultats obtenus par Tajfel, Billig, Bundy & Flament (1971), qui montrent que les biais pro-endogroupes peuvent apparaître même quand les groupes n'ont aucun conflit d'intérêt matériel, peuvent être intégrés au modèle de la différenciation catégorielle (Doise, 1976 ; Deschamps et al., 1976). Suivant ce modèle, la différenciation catégorielle se ferait à trois niveaux différents : le niveau des représentations cognitives (les stéréotypes), le niveau des évaluations (les attitudes) et le niveau comportemental (la discrimination). Ces trois niveaux étant interdépendants, le changement à un niveau suffit à entraîner un changement dans les deux autres niveaux. Ainsi, une différenciation au niveau de la représentation cognitive entraînerait automatiquement une différenciation à la fois au niveau évaluatif et au niveau comportemental. De même un changement au niveau comportemental entraîne des changements au niveau évaluatif et au niveau des représentations cognitives.

1.2.2 Les effets de la différenciation catégorielle³

Le simple fait d'appartenir à une catégorie sociale a pour effet de produire, au niveau de la perception des objets sociaux notamment, une différenciation catégorielle qui s'actualise tantôt dans le sens de l'accentuation cognitive des ressemblances entre les éléments d'une même catégorie (biais d'assimilation intra-catégorielle), tantôt dans celui de l'accentuation cognitive des différences entre les éléments appartenant à d'autres catégories (biais de contraste inter-catégoriel). L'assimilation et le contraste, qui sont des biais issus la catégorisation en tant que processus cognitif, participent au renforcement des ressemblances et des différences entre les groupes. En se fondant sur les travaux de Tajfel & Wilkes (1963), Castel (2007) avance l'hypothèse selon laquelle la catégorisation ou « la classification des stimuli » devrait entraîner une tendance à surévaluer les différences entre les stimuli appartenant à des classes différentes et les ressemblances entre les stimuli appartenant à une même classe ». Selon Tajfel & Wilkes, alors que le biais de contraste correspond à la maximalisation des différences inter-catégorielles, le biais d'assimilation correspond à la maximalisation des ressemblances intra-catégorielles à travers la minimisation des différences intra-catégorielles. D'autres études, réalisées sur les biais de contraste et d'assimilation dans les relations intergroupes montrent la tendance à diminuer les différences entre les membres de la même catégorie sociale (Doise, Deschamps & Meyer, 1978 ; Mac Garty & Turner, 1992; Maclaren et al., 1989; Salès-Wuillemin & Specogna, 2005; Tajfel, Sheikh, & Gardner, 1964 ; Taylor, Fiske, Etcoff & Ruderman, 1978), de même que cette tendance à accentuer les différences avec les individus d'un autre groupe social (Doise et al., 1978; Mac Garty & Turner, 1992). Ces deux biais, autrement nommés biais d'« homogénéité » ou d'« hétérogénéité » endogroupale ou exo-groupale (Salès-Wuillemin, 2006), interviennent lorsque l'individu perçoit davantage d'assimilation chez les membres de l'exogroupe que chez les membres de l'endogroupe (effet d'homogénéité exo-groupale) et lorsque l'individu perçoit

³ Le processus de différenciation catégorielle se définirait alors comme le processus rendant compte de l'accentuation de la différence entre deux catégories sociales et de l'accentuation des ressemblances entre les membres d'une même catégorie, à travers les comportements, les évaluations et les représentations (Doise, 1990)



davantage de ressemblance chez les membres de son groupe d'appartenance que chez les membres de l'autre groupe (effet d'homogénéité endo-groupe).

Par ailleurs, selon Beauvois & Deschamps (1990), le biais d'assimilation (accentuation des ressemblances perçues entre les objets classés dans une même catégorie) conduit à la stéréotypie, alors que le biais de contraste (accentuation des différences perçues entre les objets classés dans des catégories distinctes) débouche sur les comportements discriminatoires. Pour Tajfel et al. (1971), la simple différenciation catégorielle EUX/NOUS constitue la condition minimale à partir de laquelle un individu produit des biais discriminatoires, tantôt sous la forme d'un endo-favoritisme, qui correspond à la tendance pour une personne à favoriser les membres de l'endogroupe, tantôt sous la forme d'un exo-défavoritisme, qui correspond à la tendance pour un sujet humain à défavoriser les membres de l'exogroupe. Reste que le but de la différenciation catégorielle, qui correspond au fait de ranger les objets sociaux dans des casiers différents, n'est pas seulement d'être différent des membres d'un exogroupe, mais d'être différent de façon positive et valorisante. Et cette différenciation catégorielle ne devient source d'une identité sociale que lorsque l'endogroupe est perçu comme une affiliation valorisante.

2.2 L'identité sociale comme explication complémentaire

À la suite des résultats issus du PGM, Tajfel & Turner (1979 ; 1986) ont élaboré la théorie de l'identité sociale, qu'ils présentent comme un cadre explicatif plus large de la discrimination ou du favoritisme endogroupe. Ces auteurs considèrent que l'explication observée dans le PGM (celle se fondant sur les effets du processus de catégorisation, à savoir la différenciation catégorielle) ne suffit pas à comprendre les raisons pour lesquelles les individus distribuent toujours plus de ressources ou accordent plus de valeur aux membres de l'endogroupe au détriment de ceux de l'exogroupe. Cette préoccupation a poussé Tajfel à proposer une explication à la fois cognitive et motivationnelle du favoritisme pro-endogroupe. Ainsi, le favoritisme du groupe d'appartenance refléterait, d'après Tajfel et Turner (1986), le besoin fondamental, inhérent à chaque individu, de construire et de préserver une identité sociale positive, distincte de celle de l'autre. Ainsi, les individus tenteraient constamment de maintenir ou d'augmenter une estime de soi favorable, une identité sociale positive. La positivité de l'identité sociale ne s'acquiert que par le biais de la comparaison sociale, c'est-à-dire de la comparaison de son groupe d'appartenance à d'autres groupes sur la base de caractéristiques et d'attributs pertinents. Cette nécessité d'évaluation et de comparaison sociale ne peut être satisfaisante que si les individus peuvent se différencier positivement des autres. L'appartenance à un groupe n'est source d'identité que si le groupe d'appartenance est différent (de par son statut élevé ou faible) des groupes de non-appartenance. Si cette comparaison sociale est favorable au groupe d'appartenance, l'identité qu'il confère à ses membres ne peut qu'être positive. À l'inverse, si la comparaison lui est défavorable, les individus appartenant à ce groupe rechercheront un groupe ayant une meilleure évaluation. Pour résumer, l'identité sociale positive ne se fonde que sur des comparaisons sociales favorables (Tajfel, 1978 ; Tajfel et Turner, 1986). Toutefois, il reste que les mobilisations identitaires sont fonction à la fois des relations interpersonnelles, le soi personnel, (influencées intégralement par les caractéristiques personnelles des individus engagés dans l'interaction) et des relations

intergroupes, le soi collectif, (médiatisées par les caractéristiques des groupes sociaux auxquels les individus appartiennent, les individus agissant en tant que membres d'un groupe), qui correspondent aux deux extrémités d'un même continuum. Donc, que l'on soit dans le pôle des relations interpersonnelles ou dans celui des relations intergroupes, les individus cherchent à acquérir une identité (personnelle ou sociale) positive et à la maintenir. Ainsi, si l'identité sociale augmente, il y a passage de l'identité personnelle à l'identité sociale. À l'inverse, si les individus ne parviennent pas à préserver leur identité personnelle positive ou à y accéder dans une comparaison entre soi et autrui, ils tenteront d'y arriver en comparant leur groupe à d'autres groupes. Une comparaison intergroupe interviendrait donc dans le cas où elle représenterait le moyen d'obtenir une auto-évaluation positive. De ce fait, plus un individu possède une identité personnelle forte, moins son identité sociale sera importante, et réciproquement.

3. Les applications de la théorie de l'identité sociale

3.1 Identité sociale positive versus identité sociale négative

L'identité sociale, conçue comme étant liée à la « connaissance qu'un sujet humain a de ses appartenances groupales » et à la « signification émotionnelle et évaluative » (Tajfel, 1972, p. 296) qui en résulte s'acquiert par la comparaison sociale avec des exogroupes. Dans cette comparaison à d'autres groupes, l'endogroupe doit apparaître différent sur des dimensions jugées positives. En s'inspirant de la théorie de la comparaison sociale de Festinger (1954), Tajfel postule que c'est par l'intermédiaire des comparaisons sociales favorables à l'endogroupe qu'une identité sociale positive peut être établie. Les individus de l'endogroupe se comparent à ceux de l'exogroupe sur des dimensions valorisées dans un contexte intergroupe bien défini. Plus les membres de l'endogroupe se comparent favorablement à ceux de l'exogroupe, plus ils bénéficient d'une identité sociale positive. À l'inverse, les comparaisons qui se font au désavantage du groupe d'appartenance suscitent une identité négative, qui peut avoir un effet néfaste sur l'estime de soi des individus en question. C'est par le biais de cette comparaison sociale, qui correspond en réalité à une évaluation de son groupe d'appartenance (via les groupes de non appartenance) que les individus attribuent une valeur sociale à leurs groupes d'appartenance. Cette valeur sociale, pouvant être positive ou négative, donnera lieu à une identité sociale positive ou négative. La coloration (positive ou négative) que prendra une identité sociale entraînera chez les sujets une implication affective qui fera que les sujets aimeront ou n'aimeront pas leur groupe d'appartenance. Dans le cas d'une comparaison sociale défavorable au groupe d'appartenance, les individus composant ce groupe sont souvent amenés à élaborer des stratégies identitaires servant à rehausser ou à améliorer leur estime de soi collective.

3.2 Identité sociale négative et les stratégies mises en œuvre

Quand l'identité sociale d'un groupe d'appartenance est négative, il en résulte la mise en œuvre de stratégies destinées à combler l'écart et à changer l'évaluation que les individus ont de leur groupe d'appartenance. Ces stratégies, qui servent à améliorer

tantôt la position personnelle des sujets (stratégies individuelles⁴), tantôt la position du groupe d'appartenance (stratégies collectives⁵), sont également appelées « stratégies de gestion identitaire » par Tajfel & Turner (1979 ; 1985) ou « stratégies de management identitaire » par Ellemers (1993).

3.2.1 Les stratégies individuelles

La théorie de l'identité sociale, dans ses premières formulations (Tajfel et Turner, 1979, 1985), définit une seule stratégie individuelle, la mobilité individuelle. Cette stratégie est fondée sur l'idée, si un individu juge l'identité que lui confère son groupe d'appartenance comme insatisfaisante, de changer de groupe social. Ici, il est question de quitter son groupe d'appartenance (perçu moins favorablement ou négativement) pour un groupe de non appartenance (perçu plus favorablement ou positivement). Cette mobilité individuelle ne peut être rendue possible qu'à la double condition que la frontière entre l'endogroupe et l'exogroupe soit perçue comme perméable (les frontières perçues comme imperméables ne donnant pas la possibilité aux individus de passer d'un groupe à l'autre) et qu'une grande proximité (perception de similarité) puisse exister entre les deux groupes concernés.

3.2.2 Les stratégies collectives

Tajfel et ses collègues ont identifié deux autres stratégies identitaires, collectives celles-là, la créativité sociale et la compétition sociale. La créativité sociale est utilisée lorsque les relations intergroupes sont subjectivement perçues comme stables et légitimes. Afin de permettre que la situation du groupe soit acceptée et mieux vécue, la créativité sociale va se fonder sur l'idée pour les membres de l'endogroupe de réinterpréter positivement leurs propres caractéristiques, en créant de nouvelles dimensions de comparaison qui pourront les avantager lors des comparaisons avec les membres de l'exogroupe, ou en procédant à la réévaluation d'attributs indiscutablement possédés par le groupe comme l'apparence (« Black is beautiful »), ou encore en inventant de nouveaux attributs du groupe, attributs qui seront évalués positivement. Une autre possibilité est la sélection de nouveaux exogroupes avec lesquels réaliser les comparaisons : il s'agira de réaliser des comparaisons horizontales ou « vers le bas », plutôt que verticales ou « vers le haut ». En général, les groupes de comparaison les plus susceptibles d'être sélectionnés sont des groupes de statut similaires.

La compétition sociale, qui répond à la volonté d'un groupe d'améliorer réellement son statut, visent (sur des dimensions valorisées) un re-positionnement dudit groupe dans l'échelle sociale ou dans la hiérarchie des groupes. Cette stratégie n'est mise en œuvre qu'à la condition d'avoir d'autres alternatives cognitives. La compétition individuelle, dans des domaines comme le sport, l'art et la science, peut améliorer

⁴ Ces stratégies individuelles renvoient en fait à l'ensemble des réactions conduisant les membres du groupe à tenter d'améliorer leur propre situation sans pour autant vouloir améliorer le statut du groupe dans son ensemble.

⁵ A *contrario*, les stratégies collectives visent à l'amélioration de la position du groupe dans la hiérarchie sociale en essayant de changer les relations de statut intergroupe. En d'autres termes, les stratégies collectives visent le changement du statut de l'ensemble du groupe de telle sorte que l'endogroupe acquière une position plus favorable que celle des autres groupes sociaux (exogroupes).

l'identité sociale, à condition que l'individu qui y participe avec succès affirme sa solidarité avec son groupe d'appartenance.

À la suite de ces stratégies issues de Tajfel, d'autres stratégies ont été proposées, notamment la stratégie de la 2×2 (Blanz et al., 1998). Cette stratégie qui inclue les dimensions individuelle versus collective et comportementale versus cognitive. Par exemple, au pôle individuel-comportemental, Blanz et al. (1998) proposent deux stratégies : la « mobilité individuelle » et l'« assimilation », qui consistent pour les membres du groupe de bas statut à devenir progressivement semblables aux membres de l'exogroupe de haut statut. Au pôle individuel-cognitif, ces auteurs proposent la stratégie d'« individualisation », qui revient, pour les membres de groupes de bas statut, à ne plus se définir en tant que membre de leur groupe, mais comme des individus uniques non concernés désormais par les évaluations faites au groupe. Au niveau du pôle collectif-comportemental, ces auteurs proposent la « compétition sociale » et la « compétition réaliste ». Alors que la compétition sociale, qui fait partie des stratégies proposées par Tajfel et Turner (1979), consiste à s'opposer aux exogroupes, afin d'obtenir une évaluation positive de l'endogroupe selon les principes de comparaison sociale inhérents à la TIS, la compétition réaliste consiste à s'engager dans un processus compétitif, afin d'acquérir des ressources matérielles rares (voir aussi Sherif, 1966). Au pôle collectif-cognitif, Blanz et al. (1998) proposent des stratégies qui ont pour but de changer les paramètres du contexte de comparaison intergroupes. Nous retrouvons ici la stratégie de créativité sociale de « nouvelle dimension de comparaison » qui, comme exposée précédemment, consiste pour l'individu à redéfinir de nouvelles dimensions de comparaison, celles permettant à l'endogroupe de se distinguer positivement de l'exogroupe cible. Cette stratégie de « réévaluation des dimensions de comparaison » a pour dessein de changer la valence de la dimension de comparaison, sans pour autant modifier les positions statutaires de l'endogroupe et de l'exogroupe. Une autre stratégie de créativité sociale, appelée « nouveau groupe de comparaison », consiste à se comparer à un nouvel exogroupe occupant une position inférieure à l'endogroupe sur les dimensions de comparaison. De plus, Blanz et al. (1998) proposent, concernant ce pôle de créativité sociale, les stratégies de « recatégorisation supra » et « sub-ordonnée » (Gaertner, Dovidio, Anastasio, Bachman & Rust, 1993). Inspirées de la théorie d'autocatégorisation ou TAC (Turner et al., 1987), ces stratégies consistent à se recatégoriser à des niveaux identitaires plus ou moins inclusifs. La première stratégie revient pour un endogroupe, au niveau groupal de la catégorisation de soi (Turner et al., 1987), à reconstruire un nouvel endogroupe plus inclusif. Les membres de l'ancien endogroupe se définissant eux-mêmes à travers un endogroupe commun de niveau supérieur incluant l'ancien exogroupe. En se définissant ainsi, ils rechercheraient une identité sociale positive, en se comparant à un nouvel exogroupe de niveau également supérieur. La stratégie de « recatégorisation sub-ordonnée » implique le mouvement inverse, lequel consiste à diviser l'endogroupe de départ en sous-groupes de niveau inférieur, afin de comparer positivement le nouvel endogroupe moins inclusif aux nouveaux exogroupes ainsi constitués.

Enfin, au pôle collectif-cognitif, deux stratégies issues des recherches sur la comparaison sociale ont été trouvées : la « comparaison avec son propre standard » (Masters & Keil, 1987), qui consiste à refuser de se comparer avec les exogroupes et à



évaluer l'endogroupe en le comparant aux normes socialement partagées, et les « comparaisons temporaires » (Albert, 1977), lesquelles consistent à refuser de se comparer avec les exogroupes, mais en évaluant l'endogroupe par rapport à un autre moment dans le temps. Ainsi, si la comparaison sociale n'est pas positive à un moment donné, cette stratégie consiste à se remémorer la position favorable qu'occupait son groupe dans le passé.

Conclusion

Ces travaux, de plus en plus nombreux et variés, essaient d'apporter une lecture théorique et méthodologique quant aux biais pro-endogroupes. Les indicateurs de ces biais pro-endogroupes peuvent être résumés à travers l'idée que les stéréotypes construisent les préjugés et les préjugés déterminent les comportements discriminatoires, que ce soit positivement ou négativement. En plus clair, ces biais correspondent à la tendance qu'a l'être humain à se représenter, à évaluer et à se comporter beaucoup plus favorablement à l'égard des membres de l'endogroupe au détriment de ceux de l'exogroupe. Ces biais pro-endogroupes, qui peuvent être causés par des intérêts divergents, par exemple l'acquisition de plus de ressources matérielles ou symboliques (Sherif, 1966), par la simple différenciation catégorielle ou par la quête d'une image de soi positive (Tajfel et Turner, 1986), contribuent à valoriser l'endogroupe et à susciter parfois le sentiment de sa supériorité (et par extension celle de ses membres) sur les exogroupes (et leurs membres). Ces biais, qui nourrissent, par moment, le sentiment que l'endogroupe est supérieur (parce que perçu par ses membres comme ayant les qualités les plus désirables) et un certain ethnocentrisme (les normes et valeurs de l'endogroupe étant considérées comme une référence absolue) peuvent devenir problématiques dès lors qu'ils s'éloignent du simple favoritisme sui-generis et commencent à influencer les regards et les positions, de manière à stigmatiser (exclure socialement les personnes jugées différentes), à réifier (considérer les étrangers comme de simples objets), à déshumaniser (refuser aux autres humains leur humanité) et à invalider socialement les membres d'un exogroupe, au prétexte de l'altérité socioculturelle et des traits particuliers (genre, âge, nationalité, langue, religion, couleur de peau, catégorie sociale, etc.) qui les caractérisent.

Références bibliographiques

BRUNER Jérôme Seymour, 1958, « Les processus de préparation à la perception ». Dans François. Bresson, Albert Morf, Jean Piaget & Jérôme Seymour Bruner (dirs.), *Logique et perception*, Paris : PUF, pp. 121-147.

ALBERT Stuart (1977). « Temporal comparison theory », *Psychological review*, N°6, Vol. 84, pp. 485-503. <https://doi.org/10.1037/0033-295X.84.4.485>.

ALLPORT Gordon Willard, 1954, *The nature of prejudice*, Cambridge, Addison-Wesley Publishing company.

BLANZ Mathias, Mummendey Amelie, Mielke Rosemarie & Klink Andreas, 1998, « Responding to negative social identity. A taxonomy of identity management strategies », *European journal of social psychology*, N°5, Vol. 28, pp. 697-729. DOI : 10.1002/(SICI)1099-0992(199809/10)28:5

CORRIGAN Patrick W. & O'Shaughnessy John R. (2007). « Changing mental illness stigma as it exists in the real world », *Australian Psychologist*, N°2, Vol. 42, pp. 90-97. DOI : 10.1080/00050060701280573

DESCHAMPS Jean Claude & Moliner Pascal, 2008, *L'identité en psychologie sociale. Des processus identitaires aux représentations sociales*, Paris, Armand Colin.

DOISE Willem (1973). Relation et représentations entre groupes, Dans Serge Moscovici (dir.), *Introduction à la psychologie sociale*, Paris, Larousse, pp. 195-211.

DOISE Willem, 1979a, *Expériences entre groupes*, Paris, Mouton.

DOISE Willem, 1979b, « Contrastes sociaux dans les jugements », *Les cahiers de psychologie sociale*, N°4, pp. 1-12.

DOISE Willem, Deschamps Jean Claude & Meyer Gerard (1978). The accentuation on intra-category similarities, Dans Henri Tajfel (dir.), *Differentiation between social groups : studies in the social psychology of intergroup relations*, Oxford, Academic Press, pp. 159-168.

DOISE Willem & Lorenzi-Cioldi Fabio, 1991, L'identité comme représentation sociale, Dans Verena Aebischer, Jean Pierre Deconchy et Edmond Marc Lipiansky (dirs.), *Ideologies et représentations sociales*, Cousset, Delval, pp. 273-286.

ELLEMERS Naomi, 1993, « The influence of socio-structural variables on identity management strategies », *European review of social psychology*, N° 1, Vol. 4, pp. 27-57. DOI: 10.1080/14792779343000013/

FREUD Sigmund, 1929, *Le malaise dans la culture*, Paris, PUF.

GAERTNER, S.L., Dovidio, J.F., Anastasio, P.A., Bachman, B.A. & Rust, M.C., 1993, « The common ingroup identity model : recategorization and the reduction of intergroup bias », *European review of social psychology*, N°1, Vol. 4, pp. 1-26. DOI :10.1080/14792779343000004.

HOGG Michael Anthony, 1995, Le concept de cohésion reformulé: une approche en termes de catégorisation et d'identité sociale. Dans Gabriel Mugny, Dominique Oberlé & Jean-Leon Beauvois (dirs.), *Relations humaines, groupes et influence sociale*, Grenoble, PUG, pp. 161-174.

JODELET Denise, 2005, Formes et figures de l'altérité. Dans Margarita Sanchez-Mazas & Laurent Likata (dirs.), *L'autre : regards psychosociaux*, Grenoble, PUG, pp. 23-47.

MASTERS John C. & Keil Linda J. (1987). Generic comparison processes in human judgment and behavior. Dans John C. Masters & William P. Smith (dirs.), *Social comparison, social justice and relative deprivation : theoretical, empirical and policy perspectives*, Mahwah, Lawrence Erlbaum Associates, pp. 11-54.

SHERIF Muzafer, 1966, *In common predicament : social psychology on intergroup conflict and cooperation*, Boston, Houghton Mifflin.

TAJFEL Henri, 1972, La catégorisation sociale, Dans Serge Moscovici (dir.), *Introduction à la psychologie sociale*, Paris, Larousse, pp. 272-302.

TAJFEL Henri, Billig Michael G., Bundy Robert P. & Flament Claude, 1971, « Social categorization and intergroup behaviour », *European Journal of Social Psychology*, N°1, pp. 149-178.

TAJFEL Henri. & Turner John Charles, 1986, The social identity theory of intergroup behavior, Dans Stephen Worchel & William G. Austin (dirs.), *The psychology of intergroup relations*, Chicago, Nelson-Hall, pp. 7-24.

TAJFEL Henri, 1972, La catégorisation sociale. Dans S. Moscovici (dir.), *Introduction à la psychologie sociale*, Paris, Larousse, pp. 272-302.

TAJFEL Henri, Billig Michael G., Bundy Richard P. & Flament Claude, 1979, Catégorisation sociale et comportement intergroupes, Dans Willem Doise (dir.), *Expériences entre groupes*, Paris, Mouton, pp. 121-149.

TAJFEL Henri & Turner John Charles, 1979, An integrative theory of intergroup conflict, Dans William G. Austin & Stephen Worchel (dirs.), *The social psychology of intergroup relations*, Monterey US, Brooks/Cole, pp. 33-47.

TAJFEL Henri & Turner John Charles, 1985, The social identity theory of intergroup behaviour, Dans Stephen Worchel & William G. Austin (dirs.), *The psychology of intergroup relations*, Chicago US, Nelson-Hall, pp. 7-24.

TAJFEL Henri & Wilkes Arthur Levi, 1963, Classification and quantitative judgment », *British Journal of Psychology*, N°54, pp. 101-114.

TAJFEL Henri, 1970, Experiments in intergroup discrimination. *Scientific American*, N°223, pp. 96-102.

TAJFEL Henri, 1978, Interindividual behaviour and intergroup behaviour, Dans Henri Tajfel (dir.), *Differentiation between social groups* (pp. 27-60), London, Academic Press.

TAJFEL Henri, 1981, *Human groups and social categories: Studies in social psychology*, Cambridge, Cambridge University Press.

TAJFEL Henri, Billig Michael G., Bundy Richard P. & Flament Claude, 1971, « Social categorization and intergroup behaviour ». *European Journal of Social Psychology*, 1(2), 149-178. DOI : 10.1002/ejsp.2420010202. «

TAJFEL Henri & Turner John Charles, 1985, The social identity theory of inter- group behaviour, Dans Stephen Worchel & William Austin (dirs.), *Psychology of Intergroup Relations* (pp. 7-24), Chicago, Nelson Hall.

TURNER John Charles, Hogg Michael Antony, Oakes Penelope Jane, Reicher Stephen David & Wetherell Margareth, 1987, *Rediscovering the social group : A self-categorization theory*, Oxford, Basil Blackwell.

SALES-WUILLEMIN Edith, 2006, *La catégorisation et les stéréotypes en psychologie sociale*, Paris, Dunod.